Document généré le 12 oct. 2024 06:13

Les écrits

IES ÉCRITS

Toute transformée en langues

Guillaume Asselin

Numéro 157, décembre 2019

URI : https://id.erudit.org/iderudit/93342ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)
2371-3445 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Asselin, G. (2019). Toute transformée en langues. *Les écrits*, (157), 27–28.

Tous droits réservés © Les écrits de l'Académie des lettres du Québec, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

TOUTE TRANSFORMÉE EN LANGUES

« Je voudrais être toute transformée en langues. » C'est donc à une mystique – Thérèse d'Avila, dans *Le livre de la vie* – qu'il aura été donné de formuler de la façon la plus simple, la plus belle, la plus nue, le rêve de tout écrivain.

N'être plus que ce pluriel vêtu de voix où parlent les langues, toutes les langues, ce buisson de sonorités parfumées où verdit le chant du monde, cette fontaine vocale d'où fuse l'eau vive qui clapote sous une petite poignée de notes dorées, cette jouvence des bouches laçant les sensations dans une même bolée de saveurs offertes en offrande à qui a soif d'entendre bruire l'espace comme la sauge entre les lèvres du vent.

La petite carmélite, dans la solitude de sa cellule dont elle s'enveloppe comme dans un vêtement de soie, formule le désir d'une transsubstantiation proprement littéraire. Comme le pain et le vin sont, à l'occasion de l'eucharistie, transformés en la substance du corps et du sang du Christ, elle souhaite que la parole qu'elle reçoit comme une grâce l'occupe et l'emplisse si complètement que sa chair ne serve plus qu'à en porter l'ivresse partout où elle va. Que le vin de la voix versée depuis on ne sait quel ciel imbibe si bien la mie de l'âme qu'elle ne sache plus rien d'autre que la douceur et la volupté de cet enivrement sous lequel la langue se met soudain à tituber dans le corps – le corps qui ne sait plus pencher que du côté où les mots s'amassent en lui, tassés comme les billes dans le fond d'un sac.

On sait comment, le jour de la Pentecôte, un vent violent vint à emplir la maison où étaient réunis les apôtres pour porter, au-dessus de leurs têtes étonnées, un feu qu'une main invisible partageait comme un pain en autant de langues qu'il s'en parlait à ce moment dans le monde et au-delà du monde.

On ne peut espérer être « toute transformée en langues », ainsi que la sainte en exprime le souhait, qu'en appelant sur soi ce feu où la Parole brûle comme un orgue dans la gueule de l'orage.

L'âme de l'écrivain trempe si profondément dans l'élément de l'écoute qu'elle se mue de la même façon en une chambre de germination où les semences que le silence porte secrètement jusque chez lui dansent comme les graines dans la calebasse qu'on évide pour faire chanter ce qu'on y met.

Le poète n'est lui-même qu'un hochet de chair qu'agitent les mots par où l'empoigne la nuit neigeant sous ses doigts. Un peu de plomb et un petit bout de bois sont tout ce qu'il lui faut pour entendre le noir où il va chercher de quoi tenir dans le jour.

Une pluie de noms, d'adresses et d'appels tombe comme un rêve sur sa nuque ployée sous le trésor dont il maille les ors. Rien ne brille comme cette prière dont il s'emploie à briser le dieu afin d'en faire parler le feu.

Comme Ulysse revient de son voyage chargé d'espace et de temps, l'écrivain rentre de ses excursions en pays d'inconnaissance peuplé d'échos, de chants, de murmures où revivent les sources, les arbres et les oiseaux auxquels il a demandé son chemin dans l'espoir de se perdre plus loin que son nom pour mieux pouvoir parler d'eux, pour les laisser parler en lui, lui qui n'est plus personne – qu'un corps d'accueil où la langue s'invite et se glisse comme la folie dans le fou afin de pouvoir être tout.